

LA DISCRÈTE

DE CHRISTIAN VINCENT

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 1990 - 1h35

Réalisateur :
Christian Vincent

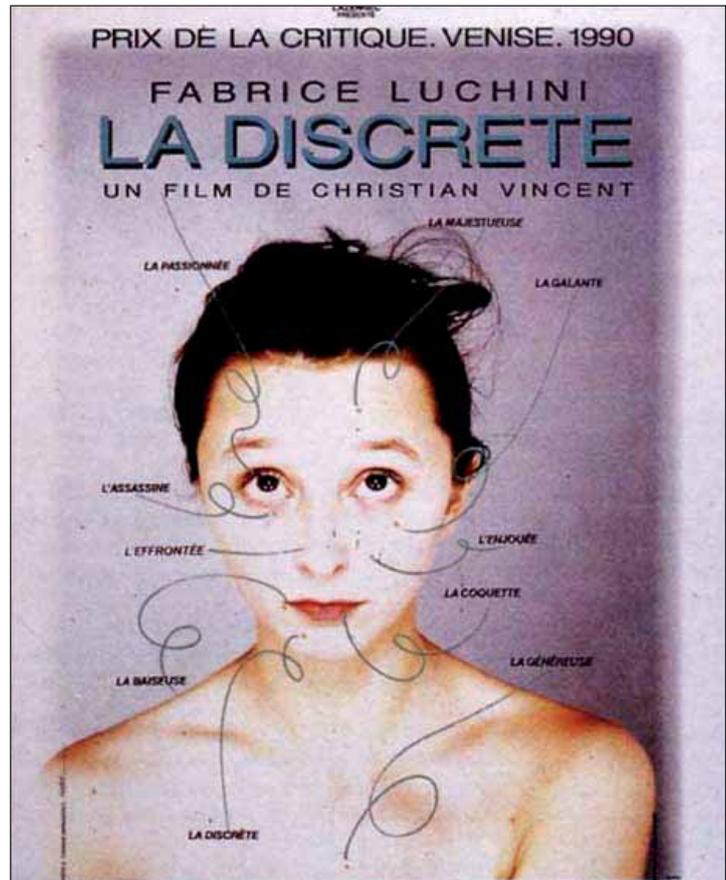
Scénario :
Christian Vincent & Jean-Pierre
Ronssin

Image :
Romain Winding

Montage :
François Ceppi

Musique :
Jay Gottlieb

Interprètes :
Fabrice Luchini
 (Antoine)
Judith Henry
 (Catherine)
Maurice Garrel
 (Jean)
François Tourmakine
 (Manu)



SYNOPSIS Sur le point de rompre avec son amie Solange, Antoine, assistant parlementaire au Sénat, aperçoit son amie sur le quai de la gare de Lyon au bras d'un autre homme. Son sang ne fait qu'un tour et il ne pense plus qu'à se venger de cet affront. C'est son ami Jean qui va lui donner l'idée de séduire une autre femme et de l'abandonner. Mais, dans cette histoire, est séduit qui croit séduire.

CRITIQUE

Il fut un temps où les femmes se collaient sur le visage ou sur les seins, pour faire ressortir la blancheur de leur peau, un petit morceau de taffetas noir qu'on appelait une «mouche». Il y avait la galante, l'enjouée, la coquette, d'autres encore. Celle portée sur le menton, «comme vous ce grain de beauté» dit Antoine à sa jeune conquête, s'appelait «la discrète». Et voilà la jeune fille affublée du mot, comme un doux surnom, qui lui va à ravir et imprime au film un ton que rien ne démentira. En intitulant ainsi son



premier long métrage, Christian Vincent l'inscrit d'emblée dans la lignée des écrits du XVIII^e siècle, de Marivaux aux «*Liaisons dangereuses*», dont scénario et dialogues retrouvent la grâce d'observation et l'élégance de style. Et ceci au fil des aléas du jeu pervers de la séduction et du cynisme ludique mené par un libertin plus proche d'un luron gambadeur et quelque peu infantile que de la noirceur du Don Juan mythique. Il tient pourtant du démiurge, ce jeune assistant parlementaire du Sénat, écrivain à ses heures, en mal d'inspiration, conduit à recourir, sous la houlette de son directeur de collection, à une basse manœuvre vengeresse. (...) Devenu amoureux de cette Catherine qui n'était pas son «genre», il va emprunter à son insu et à ses dépens un parcours inconnu et troublant, celui de la découverte, principe dont est imprégnée toute la construction du film et qui trouve sa conclusion dans un proverbe artois cité à la fin : «Quand on regarde quelqu'un, on n'en voit que la moitié». Ce rationaliste trahit en réalité une fragilité dont l'humour et le détachement ne sont que la façade. A la fois obsolète et moderne, il confine à l'universel et prend à son tour toute la mesure de ce que clamait Hippo dans **Un monde sans pitié** (film précédemment produit, comme celui-ci, par Alain Rocca, et signé lui aussi d'un des meilleurs courts métrages de la décennie): «L'amour c'est tout ce qu'il nous reste». Avec son regard pétillant et com-

plice, sa fausse naïveté, sa jeunesse sans âge, Fabrice Luchini incarne ce personnage presque aux limites de l'autoparodie. Dans ce film de l'analyse subtile des sentiments et des pièges amoureux où prédomine le verbe, le beau verbe (parcours obligé pour une action située dans le monde littéraire !), l'approche des personnages et leurs échanges sont d'une rare finesse, trop rare dans le nouveau cinéma français, qui souvent manque de vraie écriture. Fidèle aux promesses et à l'univers original de son second court métrage, **Classique** (il y en eut deux autres), Christian Vincent suscite l'évocation, à son propos, d'auteurs comme Michel Deville - la brillance en moins - ou Eric Rohmer - la jubilation en plus -. Ou encore François Truffaut, dont le classicisme référencé (avec ses fermetures au noir égrenées comme des ponctuations littéraires) est peut-être synonyme ici de manque d'audace. Mais gageons que cette... «discrétion» n'est qu'une politesse de débutant.

Gilles Colpart

Revue du Cinéma n°466

(...) **La Discrète** a été écrit pour Fabrice Luchini, avec lequel Christian Vincent avait déjà tourné deux courts métrages. On comprend l'attachement du réalisateur à cet acteur marginal et original, qui semble s'incarner dans

le verbe (...), pour personnifier un caractère qui se confond avec son langage et l'analyse permanente qu'il fait autant de lui-même que des autres dans une logorrhée ininterrompue, acide et fausement détachée (voir, et surtout entendre, les premières séquences, désopilantes, qui troussent en quelques vignettes la rupture de sa précédente liaison). Du point de vue du langage, le film peut être vu comme un système de vases communicants, où le parler faux du manipulateur est progressivement contraint au silence de l'échec par l'écoute muette et sensible, puis le parler vrai d'une victime qui disparaît pour mieux nier l'existence de ce manipulateur qui lui a dénié la sienne. Dans les références mentionnées par Christian Vincent, il y a Pagnol, Guitry, Truffaut, Eustache, tous écrivains et cinéastes aux tempéraments respectifs bien spécifiques, mais qui ont eu pour dénominateur commun de travailler sur le décalage qui adapte le langage à la parole en lui conservant certaines des vertus du style écrit. Texte et mise en scène en subissent le contrecoup, la direction des acteurs aussi, où le naturel, le réalisme, la vraisemblance doivent être sauvegardés pour que joue suffisamment encore cet effet de réel qu'exige et impose le cinéma. C'est ce subtil équilibre que Christian Vincent obtient d'emblée dans **La Discrète** et qui fait tout le prix de cette première œuvre. On glosera sans doute abondamment sur l'intemporalité de l'histoire qui nous



est contée, pour en vanter l'épuration abstraite ou, au contraire, en déplorer l'inadéquation avec son époque. Interrogé, le cinéaste lui-même se défend de toute approche sociologique de son sujet ; à juste titre pour la forme, qu'il maintient à l'abri de toute contamination par les signes extérieurs contemporains les plus repérables. Mais cela devient moins vrai en ce qui concerne le comportement des personnages et, en particulier, d'Antoine auquel Fabrice Luchini prête son look faussement démodé. En réalité, ce vieux jeune homme ne partage-t-il pas avec bien d'autres caractères de notre temps (comme celui de toutes les fins de siècle et du XVIII^{ème} en particulier) le travers narcissique de commenter tout ce qu'il fait, pour masquer les exigences de l'action (la nécessité vitale) par le discours fallacieux du rêve utopique (échapper à cette implication vitale) ? Au terme de la partie, les personnages désarçonnés se retrouvent seuls et défaits. C'est d'ailleurs le libraire-démiurge, dans son ultime tentative pour ne pas perdre le contrôle d'Antoine ni la maîtrise de la manipulation (il donne à Catherine le journal qui en relate les étapes), qui rétablit à son corps défendant le cours affectif des choses. Antoine se dissoudra comme l'illusion, l'artifice qu'il aura figurés. Catherine imposera, en trois plans à l'économie parfaite, l'image d'une douleur haletante ; tour de force du metteur en scène qui escamote, dans la gravité tranquille, frémissante, retenue d'un

bref point d'orgue, tout l'échafaudage ludique édifié jusque-là. (...)

Michel Sineux
Positif n°357

(...) **La Discrète** élabore une machination assez brillante dont la mise en scène, fluide et extrêmement simple, se contente de respecter la complexité. Cette juste mesure trouve son écho dans la finesse des dialogues, le bon dosage d'humour et de gravité et la description d'un univers banal (les rues et les cafés de Paris) qui trahit subtilement sa valeur sentimentale et autobiographique et parvient à devenir attachant. Christian Vincent sait capter des choses vraies avec un talent discret mais en cherchant à coller à la vérité de ses personnages, il affirme un désir de mise en scène qui, sur un tel sujet, manque singulièrement de perversité. A trop vouloir nous rendre sensible la profonde innocence d'Antoine, assigné par le contrat de son éditeur (c'est-à-dire par une convention) à un rôle d'intrigant cruel, le film reste, en effet, toujours en retrait face à l'ambiguïté de ses personnages. Leurs liaisons sont beaucoup moins dangereuses qu'on pouvait l'espérer et quand, au terme du film, la vengeance se retourne contre Antoine (Catherine le quitte, l'éditeur lui a révélé la supercherie et il est probable que le livre restera lettre morte), on a la désagréable impression d'avoir

été aussi floué que lui par ce jeu avec la fiction. (...) La place de Christian Vincent, qui met au point un système dramatique pour en montrer la faillite, n'échappe pas, de fait, au paradoxe et sa mise en scène illustrative peut difficilement résister à la logique d'une dangereuse assimilation : à l'image d'Antoine, le cinéaste tourne autour de l'objet de son désir (filmer la parole sous toutes ses formes, anecdotes, balivernes, comme une suite de petites histoires libres) manipulé par les figures imposées (et vaines) du scénario auxquelles il consacre la majeure partie de son film. Si **La discrète** met en échec sa propre machination, cette logique retorse se traduit ainsi, à tous les sens du terme, par une simple *exécution* du scénario, barrant la route au romanesque pour se retrancher dans une tonalité littéraire souvent précieuse et parfois même assez rhétorique,

Dans cet univers de faux-semblants, une seule chose, finalement, est sûre : le dernier plan montre Antoine en train d'écrire. Cette image éclaire rétrospectivement la logique plus secrète d'un film qui ne s'intéresse, au fond, qu'aux processus de création (celui du coup monté et celui de l'écriture) sans vraiment se soucier de leurs résultats. Cet enjeu pourrait rester purement théorique s'il ne concernait, à travers le personnage d'Antoine, Christian Vincent lui-même. Trouver un éditeur, un sujet et un personnage : l'histoire de cet écrivain en herbe ressemble à s'y mépren-



dre à celle d'un jeune cinéaste qui, après avoir fait ses gammes dans le court métrage comme Christian Vincent, essaye de faire son premier film. **La discrète** file cette métaphore avec une rigueur implacable qui reflète parfaitement les préceptes actuels du système de production du cinéma français : on peut se lancer dans l'aventure d'un premier film avec une seule idée en tête mais on risque, comme Antoine au début du film, d'être rapidement pris de cours et mieux vaut donc commencer par s'armer d'un solide scénario. A force de dramatiser les conditions d'existence des premiers films, il était normal que le cinéma français en génère un qui dramatise son propre passage à l'acte. **La Discrète** est une passionnante réflexion sur cet apprentissage mais n'est aussi que cela ; le scénario, pour Antoine comme pour son metteur en scène, est le prix à payer pour se libérer de l'angoisse de tout créateur, un passage obligé dont l'utilité se limite encore à celle d'un remède brillant contre la peur de devoir faire ses preuves, dans l'édition ou au cinéma.

Frédéric Strauss
Cahiers du Cinéma n°437

BIOGRAPHIE

Né en 1955, Christian Vincent se fait remarquer par ses courts-métrages : **Il ne faut jurer de rien**, en 1983, avec Fabrice Luchini dans un rôle très proche de ses per-

sonnages rohmériens, **Classique**, en 1987 (dans lequel une jeune fille, incarnée par Julie Delpy, se retrouve aux prises avec son professeur de latin) et **La part maudite**, toujours en 1987. En 1990, il réalise, par le biais de Lazennec, alors sur la lancée du succès d'**Un monde sans pitié**, d'Eric Rochant, son premier film, **La discrète**, avec Fabrice Luchini dans un de ses rôles les plus mémorables, celui d'un écrivain chargé de s'inspirer d'une inconnue (Judith Henry) pour son prochain livre. (...) Son deuxième film, **Beau fixe**, dans lequel quatre jeunes filles partent réviser leurs examens dans une maison de campagne, est malheureusement un échec commercial. Adaptant un roman de Dan Franck pour **La séparation**, Christian Vincent choisit des interprètes (Huppert et Auteuil) et un producteur (Claude Berri) de calibre "supérieur" pour l'histoire de ce couple en pleine crise sentimentale. En 1997, retour à la case Lazennec pour **Je ne vois pas ce qu'on me trouve**, avec Jackie Berroyer dans le rôle d'un comique en crise, film qui démontre une fois de plus le talent de Christian Vincent à croquer le quotidien avec humour et tendresse. Bousculant ses habitudes, il signe **Sauve-moi** l'année suivante, une chronique sur la misère sociale tournée à la suite d'un atelier d'écriture mis en place autour de 17 chômeurs. En 2005, il revient sur un terrain plus familier avec **Les enfants** : dix ans après **La séparation**, il s'agit d'une nouvelle adaptation d'un roman

de Dan Franck, cette fois autour des familles recomposées.(...) Avec **Quatre étoiles**, sa nouvelle comédie, Christian Vincent nous offre un jubilant trio d'acteur puisque la délicieuse Isabelle Carré y est entourée de José Garcia et François Cluzet. Une comédie glamour ponctuée d'argent et de sentiments, le tout dans le cadre très chic et toc d'un palace de la Côte d'Azur...

<http://www.cinemapassion.com>

FILMOGRAPHIE

Courts métrages :	
Il ne faut jurer de rien	1983
Classique	1987
La part maudite	1987
Un monde sans pitié	1990
Longs métrages :	
La discrète	1990
Beau fixe	1993
La séparation	1995
Je ne vois pas ce qu'on me trouve	1997
Sauve-moi	1999
Les enfants	2005
Quatre étoiles	2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°357
Cahiers du cinéma n°436, 437
Revue du cinéma n°466
Sainson cinématographique 1990